

GREISS, Brigitte, *De la perte de soi au soin des autres, Essai de psychologie autour de la relation soignant-soigné*, Malmaison, Doin, coll. « Thématiques en santé mentale », 2007, 138 p.

Denise Badeau

Volume 20, numéro 2, printemps 2008

Les musiques et la mort

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018367ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018367ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Badeau, D. (2008). Compte rendu de [GREISS, Brigitte, *De la perte de soi au soin des autres, Essai de psychologie autour de la relation soignant-soigné*, Malmaison, Doin, coll. « Thématiques en santé mentale », 2007, 138 p.] *Frontières*, 20(2), 120–120. <https://doi.org/10.7202/018367ar>

GREISS, Brigitte

De la perte de soi au soin des autres

Essai de psychologie autour de la relation soignant-soigné

Malmaison, Doin, coll. «Thématiques en santé mentale», 2007, 138 p.



Cet ouvrage – qui se veut un essai en santé mentale – sur la perte de soi au soin des autres est préfacé par le directeur de la collection lui-même, S.D. Kipman. Après avoir formulé quelques questions telles «Que fait ce livre dans une collection portant sur la santé mentale? Pourquoi le livre d'une infirmière? Pourquoi le livre d'une infirmière à domicile? Pourquoi aussi cette articulation délibérée entre poésie et essai professionnel?», il y répond en définissant la santé mentale comme étant «l'aptitude d'une personne à fonctionner psychiquement de façon harmonieuse et agréable, et aussi à faire face à des situations difficiles». Cette définition inclut, *d'une part*, le malade confronté à une situation rendue difficile à cause de la maladie, des pertes et des souffrances inhérentes à cette maladie, avec tous les inconvénients qui en découlent; et *d'autre part*, le soignant qui, en raison de son statut, des conditions de travail qui sont les siennes, auxquelles il est souvent peu préparé, vit doute, incertitude, un sentiment d'incompétence et isolement, et chez qui – contrairement à l'attitude qu'on adopte en ce qui concerne les proches – on nie ou minimise l'importance de l'implication personnelle et affective, tout dédié qu'il doit être aux procédures de soin; et, *d'autre*

part encore, la relation soignant-soigné souvent laborieuse, douloureuse, silencieuse. Il souligne chez l'auteure l'usage d'une poésie doublement argumentée où s'entremêlent le vécu, l'expérience acquise, ressentie et repensée, la connaissance, la formation, l'information et la recherche réflexive.

Sous des têtes de chapitres comme: «Le non-être de la soignante», «L'image du corps», «Le voir, le visible, l'invisible: une histoire de regard», «De l'être de la soignante», «Le soin de la soignante: l'écriture», «Le jeu du "je" et du "tu" dans une expérience de la perte», et sous une avalanche de mots, l'auteure laisse entrevoir l'immensité de la souffrance et de la dégradation du malade, la non moins immense souffrance des proches, les écarts faits aux procédures de soins pour un surplus d'âme ou d'humanité, la grande solitude, la peur et l'impuissance ressenties par le soignant à domicile en même temps que sa volonté de prendre soin, d'accompagner, de comprendre.

Soigner, prendre soin dans la répétition des gestes et des jours, accepter l'intimité d'autrui, deviner son histoire et partager avec son entourage des instants particuliers de la rupture avec la vie d'un sujet demande, bien sûr, une compétence mais aussi cette disponibilité particulière à l'émotion, à la volonté de comprendre les conséquences qu'engendre la relation de soin chez la soignante, dans ses gestes soignants, chez le sujet malade aussi, voire qui quitte la vie. (p. 1)

et

Comment ce corps devient-il un objet de lien entre le sujet et la soignante [...] Ce corps, en effet, lui renvoie une image insupportable, dont les membres, les organes, l'enveloppe crient la difficile réparation: il devient dépendant et assujéti, il génère angoisse et souffrance, il retire le sujet de sa vie sociale et de sa vie. Comment s'approcher de l'être ou s'en écarter au-delà de la peur, de l'horreur ou bien de la tendresse qui peuvent l'enlahir? Comment reconnaître son étrangeté, lui donner une place? Il s'agit bien là d'être d'abord au clair avec ses limites, avec les limites entre la vie et la mort, entre ce qui se voit et l'innommable, entre son savoir-faire et l'acceptation de

ne rien faire, avec le sentiment qu'elle a d'elle-même. (p. 2)

L'infirmière est renvoyée à la peur profonde tout en étant concentrée sur l'objet de son soin: le corps et l'être qui le parcourt. [...] Quand l'image du corps devient négative, sort des références de beauté, de propreté, de séduction, voire de désir, quand ce corps se transforme et nous renvoie à un sentiment de répulsion, comment ne pas installer le lit de l'agressivité, de l'oubli des actes et du sujet même? Comment ne pas tomber dans l'évitement? Comment accompagner le patient sans souffrir soi-même, souffrance que les gestes traduiront? (p. 3)

En passant, du matin au soir, d'une maison à l'autre pour soigner et accompagner, le soignant à domicile a l'impression, quand, en fin de journée, il rejoint sa propre demeure, de retrouver cette dernière vide tant celle des autres est chargée de douleurs, de souffrances, de non-dits, de souvenirs, de petits riens «essentiels»: «De ta maison vide tu fis de celle des autres des royaumes que tu visitais avec curiosité, avec avidité, boulimique et fière. Tu pouvais te croire sans quotidien puisque tu pénétrais celui des autres» (p. 20).

Dans cet ouvrage, il ne s'agit pas tant de la perte de soi, comme le souligne le titre, que de la crainte de la perte de soi. D'ailleurs, on peut se demander ce que le soignant à domicile et le soignant en général craignent le plus: la perte de soi ou la confrontation quotidienne à la fin de vie de l'autre et à la sienne propre, par ricochet? Pour ne pas se perdre, on assiste chez le soignant (ici, l'auteure de l'ouvrage) à une recherche continue et intense de son identité personnelle et professionnelle, à une incessante découverte de soi et à un cheminement sans relâche dans la conscience de soi, traduits par le dialogue entre le «Tu», le soignant, la soignante, et le «Je», la personne, tout au long de l'ouvrage et probablement tout au long des soins.

Tu as inventé un langage comme un dialogue entre «Toi», la soignante, et «Je», en racontant les faits sans chercher les causes et effets, car on a bien trop dit des théories qui ont définitivement fermé l'invention de la vie des autres, toujours inattendue. On a inventé aussi des histoires. Tu as inventé cette discussion avec toi pour donner vie aux ombres

des âmes qui circulent dans la relation de soin et laisser émerger l'altérité puis ton identité. (p. 90)

On assiste également à un dialogue continu entre le «Je-Tu» du soignant et le «Je, individu»/«Tu, malade» du patient.

L'auteure écrit pour ne pas se perdre, en tant que soignante, dans le soin des autres:

L'écriture rend à l'image la trace de l'absent qui, à sa disparition, a ouvert les portes du rêve. Elle continue le lien avec l'humanité, elle autorise la survie, elle se bat contre l'anéantissement, [...]. Parce que les traces des visages défient le temps et se moquent des saisons. C'est en marchant et en ouvrant d'autres portes que la soignante apprend à voir et à écrire. Quand on écrit on touche sans toucher, on comprend sans vivre avec l'objet de notre pensée. On apprend à penser, on accepte le secret du plaisir, de l'écoute, de l'absence, on lève le regard plus loin, pour apercevoir d'autres visages. (p. 129)

Pour nous parler de la perte de soi dans le soin des autres, Brigitte Greiss évoque le regard, la rencontre, la communication, la visite, l'attente, le balancement entre le savoir-faire et la décision ou l'acceptation de ne rien faire, l'intrication des corps, l'intime de la relation soignant-soigné, la poursuite de son âme humide touchant les corps à la tombée du jour et à leur lever, l'être du patient renvoyant la soignante à son être propre, l'invitation à soigner qui lui est faite par le corps de l'autre souffrant. Pour nous parler de la perte de soi, donc, elle nous parle de survie, de vie dans le donner et le recevoir; elle nous parle d'altérité, de la conscience chez elle d'une double identité: personnelle et professionnelle, «Je» et «Tu» en dialogue constant. Elle nous parle d'une indéniable PRÉSENCE.

Elle le fait en prose, mais aussi en images et en poésie. Même si cette poésie est agréable à la lecture, même si elle est argumentée, comme l'écrit S.D. Kipman, je ne suis pas certaine qu'elle serve bien l'objet de cet ouvrage, dit «en santé mentale», le mélange des genres constituant un style parfois trop touffu et, par le fait même, distrayant, voire confondant.

Denise Badeau